John Benjamins Publishing Company

This is a contribution from *Autour des verbes. Constructions et interprétations*.

Sous la direction de Kozué Ogata.

© 2013. John Benjamins Publishing Company

This electronic file may not be altered in any way.

The author(s) of this article is/are permitted to use this PDF file to generate printed copies to be used by way of offprints, for their personal use only.

Permission is granted by the publishers to post this file on a closed server which is accessible to members (students and staff) only of the author's/s' institute, it is not permitted to post this PDF on the open internet.

For any other use of this material prior written permission should be obtained from the publishers or through the Copyright Clearance Center (for USA: www.copyright.com).

Please contact rights@benjamins.nl or consult our website: www.benjamins.com

Tables of Contents, abstracts and guidelines are available at www.benjamins.com

La construction causative en *faire* et le marquage différentiel de l'objet en français

Béatrice Lamiroy

FRANITALCO, Université de KULeuven

The aim of the paper is to show that *differential object marking*, i.e. special marking of a certain type of direct objects, which is not commonly recognized as a typological feature of French, occurs in French with clitics in the causative construction with the verb *faire*. Several examples of colloquial French thus show that the [+hum] direct object of *faire* (followed by an intransitive infinitive) occurs as a dative *lui* and not as an accusative *le*, as would be expected according to normative French.

1. Introduction

Le phénomène du marquage différentiel de l'objet (abrégié MDO), bien connu des typologues, est attesté dans un grand nombre de langues.¹ Il consiste dans le fait que la marque formelle qui caractérise l'objet direct diffère selon un certain nombre de facteurs, en particulier le type de référent auquel renvoie l'objet [$\pm$ humain] et [$\pm$ spécifique], le type de verbe [$\pm$ transitif] et de manière plus large, des éléments du contexte discursif comme la topicalisation. Le phénomène du DOM n'affecte pas le français normé, mais est attesté dans une langue qui est génétiquement proche du français, à savoir l'espagnol. En espagnol, l'objet direct connaît deux formes différentes selon que le référent du N est [$\pm$ humain] et/ou [$\pm$ spécifique]: en effet on introduit la préposition A devant l'objet « direct » quand le référent est [+hum] et [+spéc],² auquel cas on parle d'un « accusatif prépositionnel », ce qui est en fait une contradiction dans les termes, puisque la préposition

1. Il s'agit d'environ 300 langues, incluant des langues de familles génétiquement indépendantes tels le hindi, le roumain ou le macédonien par exemple.

2. En fait la distribution de l'accusatif dit prépositionnel en espagnol est une question bien plus complexe qu'on ne le dit ici, et son extension a évolué au cours de l'histoire et varie selon la région (Melis et Flores 2009).

A marque normalement, en espagnol comme en français, le complément d'objet « indirect » ou le datif,³ et non l'accusatif. Le clitique correspondant à « l'accusatif prépositionnel » est en effet le datif *le*, et non l'accusatif *lo*, phénomène décrit comme « leísmo ». Ainsi on voit dans (1) une neutralisation manifeste entre l'objet direct et l'objet indirect ou entre l'accusatif et le datif puisque la marque formelle du datif *a* SN (1a) et le clitique datif *le* (1b) s'utilisent dans ces phrases pour marquer ce qui est fonctionnellement un objet direct:

- (1) a. Vi a Juan en el cine
 je-vis à Jean dans le cinéma
 'J'ai vu Jean au cinéma'
 b. Le vi en el cine
 PRO-DAT:3SG je-vis dans le cinéma
 'Je lui ai vu au cinéma'

La raison d'être du phénomène du MDO dans les langues où il se produit se ramène au fait de marquer l'objet direct d'une façon particulière quand il s'agit d'un référent qui a plus de chances « d'être un sujet qu'un objet »: en effet, lorsque une entité prédestinée à être sujet fonctionne (quand même) comme objet dans la phrase, elle reçoit une marque spéciale, soit casuelle soit par un accord entre le verbe et l'objet (Bossong 1991).⁴ On comprend que ce soit l'objet direct à référent [+humain] qui sera formellement marqué comme un objet indirect, parce que ce dernier est plus proche, sémantiquement, du sujet: l'objet indirect porte en effet le plus souvent le trait [+humain] de même qu'il est plus topique que l'objet direct (Lazard 1994, Herslund 1988).⁵

De manière plus générale, la base cognitive de ce phénomène consisterait dans le fait que les locuteurs catégorisent les entités en associant leurs traits sémantiques référentiels à des fonctions syntaxiques privilégiées, notamment en fonction de leur probabilité d'apparaître comme sujet de la phrase (Aissen 2003). On sait par ailleurs depuis Li (1976) que le sujet prototypique présente universellement deux traits, à savoir [+agentif] et [+topique]. Les entités qui se caractérisent par une grande probabilité d'apparaître comme sujet dans la phrase correspondront par conséquent à des N qui sont hautement agentifs et hautement

3. Nous utilisons, à la suite de plusieurs auteurs (notamment Blanche-Benveniste 2007, Grevisse-Goosse 2008), les termes d'*accusatif* et de *datif* pour des raisons de commodité.

4. « Some entities are more likely to function as subjects than as objects. When they are used as objects, they are MARKED in a special way » (Bossong 1991).

5. Ce serait la raison pour laquelle le complément d'objet indirect apparaît le plus souvent dans les corpus sous la forme d'un pronom, celui-ci se plaçant plus haut dans la phrase qu'un SN lexical (ce qu'ont remarqué Herslund 1988 pour le français, et Du Bois 2003 pour l'anglais).

topicaux : dans les langues à MDO, ces entités, ressenties comme présentant des affinités naturelles avec la fonction sujet, reçoivent une marque spéciale lorsqu'elles remplissent une fonction autre que celle de sujet, en l'occurrence celle (qui ne leur est pas naturelle) d'objet. Quant à la question de savoir quelles entités sont ressenties par les locuteurs comme hautement agentives et topicales, on sait que si toutes les langues ne traitent pas les choses de la même façon, elles semblent tout de même respecter une hiérarchie universelle d'agentivité (Givon 1976, Silverstein 1976) et de topicalité (Du Bois 2003) qu'on peut représenter comme dans la Figure 1 ci-dessous :

Figure 1. Echelle de topicalité selon Du Bois (2003)

Ce qui est important pour notre propos est que les pronoms personnels (le Pro1, c'est-à-dire « je », serait ainsi le topique par excellence) se situent plus haut sur l'échelle que les SN lexicaux :⁶ nous y reviendrons.

Il est intéressant de signaler que une langue à MDO comme l'espagnol présente aussi dans certaines variantes régionales et idiolectales la neutralisation inverse, c'est-à-dire que le clitique accusatif est utilisé à la place du datif pour marquer l'objet indirect, comme dans (2)

- (2) (A Maria) la dije que era guapa
 (A Marie) PRO-ACC:3SG je-dis que elle-était belle
 '(A Marie_i) je l_i'ai dit qu'elle était belle'

Ce dernier phénomène, appelé « loísmo » ou « laísmo » (selon que le référent de l'objet est masculin ou féminin), confirme – et c'est ce qu'on retient de tout ce qui précède – qu'il existe une zone où naturellement accusatif et datif se confondent, celui où on a affaire à un SN à référent humain qui remplit la fonction syntaxique d'objet. Nous allons montrer dans cet article que, bien que le français ne soit pas une langue à MDO comme l'espagnol, on peut formuler l'hypothèse que l'objet direct de *faire* dans la construction causative subisse le même effet que l'objet direct tout court en espagnol. Dans ce qui suit, nous allons examiner des structures causatives en *faire*⁷ non canoniques et attestées à

6. De même, un SN défini est plus haut sur l'échelle de l'agentivité/topicalité qu'un SN –défini +spécifique, qui l'est à son tour par rapport à un SN –spécifique. Un SN singulier est également plus haut placé dans cette même hiérarchie qu'un SN pluriel (Du Bois 2003).

7. Ce texte reprend et étoffe une version préalable présentée lors du Second Congrès Mondial de Linguistique française (Lamiroy & Charolles 2010).

l'oral (ou sur Internet)⁸. Ces formes concernent plus particulièrement le choix du clitique qui renvoie au c.o.d. *de faire*, qui remplit en même temps le rôle de ce que la grammaire traditionnelle appelait le « sujet » de l'infinitif. D'après la grammaire normative, dans les constructions causatives, comme dans les structures à verbes de perception d'ailleurs, le clitique se met en principe à l'accusatif (3b) ou au datif (3d) selon que l'infinitif est un verbe intransitif ou transitif :

- (3) a. Paul a fait travailler les élèves en classe
- b. Paul **les** a fait travailler en classe
- c. Paul a fait réciter un poème aux élèves
- d. Max **leur** a fait réciter un poème

Nous allons opposer aux exemples canoniques et normatifs de (3) des cas comme ceux évoqués ci-dessous, pris sur Internet, qui montrent que les locuteurs français dans des moments « non surveillés » produisent des énoncés causatifs où datif et accusatif se confondent et qui s'expliquent à notre avis par l'hypothèse du MDO. Il s'agit d'énoncés qui présentent un datif alors qu'on s'attendrait à un accusatif puisque l'infinitif est intransitif (exemples 4a à 4c) et vice-versa : dans une seconde série d'énoncés, on trouve l'accusatif alors qu'on devrait avoir le datif puisque l'infinitif est un verbe transitif (exemples 4d à 4f) :

- (4) a. Il est vrai que la forme de ce gros nuage **lui** fait penser à une silhouette de cheval ailé
- b. Puis, discrètement elle me dit que ça **lui** fait rigoler car elle adore qu'on soit brutal avec elle
- c. Si c'est vrai, c'est sûrement parce que ça **leur** fait déprimer d'en avoir une petite donc ils se rabattent sur la bouffe mais je pense que c'est une connerie
- d. Donc je **le** fais acheter un câble ADSL blindé de 15 m de long. Et on réessayé ; ça marche, mais coupé toutes les 5 mn environ
- e. Rédacteur en chef du journal « Le Matin », il **la** fait écrire quelques chroniques
- f. Quand je veux couper les griffes, je couche mon chat, je **le** fais sentir la pince

8. Il est évident que l'utilisation de Google comme corpus demande des précautions, dans la mesure où on ne connaît pas l'identité des utilisateurs, qui peuvent en outre laisser des fautes de frappe. On peut néanmoins estimer qu'un locuteur qui utilise une structure aussi complexe que la causative en *faire* est quelqu'un qui manie le français avec une certaine compétence de la langue. Autrement dit, nous pensons que la confusion entre LE et LUI qu'on observe dans les données prises sur Internet mérite d'être signalée : ce que nous voulons faire ici n'est autre que d'attirer l'attention sur des cas attestés sur Google qui sont déviants par rapport à la norme traditionnelle (scolaire). Une étude systématique de corpus serait bien évidemment souhaitable.

2. La construction causative : les faits

Tous les syntacticiens qui ont analysé la structure causative en français prévoient d'une façon ou d'une autre une double règle dans leur système, qu'elle soit décrite en termes d'alternance datif vs accusatif (Blanche-Benveniste et al. 1987, Blanche-Benveniste 2007, Damourette & Pichon 1911 : §1105, Dannell 1979, Fournier 1998 : 112, Grevisse-Goosse 2008 : §903, Herslund 1988 : 63 et 243, Le Goffic 1993 : 323, Riegel 1996 : 230, Tasmowski 1985 : 225 et 329), ou qu'elle corresponde à un mécanisme transformationnel, comme c'est le cas en grammaire générative (Kayne 1977 : 196 ff, Roberts 1980, Rouveret & Vergnaud 1980) ou en grammaire relationnelle (Comrie & Polinsky 1993, Perlmutter 1983, Postal 1981, Fauconnier 1982).

La construction causative a retenu l'intérêt de tant de linguistes parce qu'elle est particulière du point de vue de la complémentation : contrairement à la structure infinitive à deux membres dont chacun peut avoir ses arguments comme en (5), la construction causative (6) constitue un complexe verbal, c'est-à-dire un ensemble qui traite tous les arguments comme appartenant au verbe *faire*, comme le montre (6b), argument qui a fait traiter *faire* dans cette structure comme un auxiliaire diathétique (cf. Riegel 1996 : 229) :

- (5) a. Paul a obligé son fils à répondre à la lettre
 - b. Paul l'a obligé à répondre
 - *Paul l'y a obligé à répondre
- (6) a. Paul a fait répondre son fils à la lettre
 - b. Paul l'y a fait répondre
 - ? Paul l' a fait y répondre⁹

Etant donné que la construction causative, quelle qu'en soit la marque formelle, est attestée dans un très grand nombre de langues (Shibatani 1976, 2002), de nombreux linguistes se sont efforcés d'en fournir une définition universelle (e.a. Talmy 1976, Wierzbicka 1996). Du point de vue sémantique, les énoncés causatifs mettent toujours en jeu deux éléments au moins, une entité causatrice et une entité qui subit l'effet résultant de la causation (en anglais *causee*). L'entité causatrice est une force extérieure qui agit sur le « causee » : c'est soit un *agent*, défini comme un être doué de volonté et capable de poursuivre un but, soit une *force* (aveugle). La situation causative est soumise à deux conditions essentielles : (a) l'évènement causé est temporellement postérieur à l'évènement causateur et

9. La phrase n'est pas impossible mais, comme le remarque Blanche-Benveniste (2007), *faire* est peu attesté dans la configuration où chaque verbe garde son autonomie. Selon Abeillé et al. (1996) en revanche, les deux configurations auraient le même niveau d'acceptabilité.

(b) l'évènement causé est entièrement dépendant de l'occurrence de l'évènement causateur (Shibatani 2002). Toutefois, et c'est là sans doute un élément clé dans les données que nous allons traiter, le degré d'autonomie de l'entité qui subit la causation varie selon le cas et plusieurs types de causation peuvent être distingués en fonction du degré d'autonomie des acteurs en jeu et de la « directness » de la causation (Dixon 2000:67, Verhagen & Kemmer 1997), c'est-à-dire selon que l'effet causé est obtenu directement ou indirectement. Dans les exemples suivants,¹⁰ on observe en effet que dans (7a) il y a un lien direct entre la cause (le professeur) et l'effet (réfléchir), tandis que dans (7b), la cause (New York) réalise de manière indirecte (par son architecture) l'effet obtenu (évoquer Hong Kong) :

- (7) a. Le professeur fournit aux élèves des outils d'analyse pour l'image animée; il **les** fait réfléchir à la problématique de l'adaptation d'une oeuvre littéraire ...
 b. Aujourd'hui les enfants nous disent que New York **les** fait penser à Hong Kong! Mardi : Statue de la Liberté, Ellis Island

Entre ces deux extrêmes il existe un continuum causal (Tasmowski 1985:340, Shibatani 2002) allant du prototypiquement causatif à un effet affaibli de causation. Une des questions qui se pose est celle de savoir s'il y a un lien entre le degré d'agentivité des sujets et la distribution des clitiques. Celle-ci, bien que la norme prévoit une règle qui consiste à alterner datif et accusatif en fonction de l'infinitif [$\pm$ trans] qui suit, s'avère en effet bien plus irrégulière qu'il n'y paraît à première vue. C'est cette distribution irrégulière qui retiendra notre attention ici. Notons que des contre-exemples à la règle ont été relevés par la plupart des linguistes qui ont examiné la question.¹¹ Ils ont en effet noté des cas comme les suivants où le clitique datif s'utilise avec des infinitifs intransitifs (8) et l'accusatif avec des verbes transitifs (9) :

- (8) a. Si vous croyez que c'est commode de **lui** faire changer d'idée
 (P. Benoît cité Grevisse-Goosse 2008: §903)
 b. ... Un coup (...) qui l'a pourtant suffisamment effrayé pour **lui** faire renoncer à son projet (A. Robbe-Grillet cité Grevisse-Goosse 2008: §903)
 c. Elle **lui** fera téléphoner à ses parents (Kayne 1977:203, note 9)
 d. Que Maman **lui** y fasse penser
 (Damourette & Pichon 1911: §1092, exemple oral)
 e. Ça **lui** fera réfléchir / ça **lui** fera changer d'avis (Morin 1980)
 f. Ça **lui** fait recourir à Marie (Tasmowski 1985:300)

10. Tous nos exemples, sauf indication contraire, ont été trouvés sur Internet (Google).

11. Il est intéressant de noter que les spécialistes de l'acquisition relèvent le même genre de « faute » chez de jeunes enfants, par ex. *La fille lui fait rire* (Bezinska et al. 2010).

- (9) a. Les vrais Juifs et les vrais chrétiens ont toujours attendu un Messie qui **les** ferait aimer Dieu (Pascal cité Grevisse-Goosse 2008 : §903)
 b. On ne **la** fera point dire ce qu'elle ne dit pas (Madame de Sévigné cité Grevisse-Goosse 2008 : §903)
 c. Il m'est impossible de **le** faire aborder ce sujet (A. Duhamel cité Grevisse-Goosse 2008 : §903)
 d. Le pénétrant parfum des lilas blancs **la** fit ouvrir la fenêtre (Damourette & Pichon 1911 : §1080, exemple de presse)
 e. Ça **la** fait répondre des bêtises (Rouveret & Vergnaud 1980)
 f. Ça **le** faisait me répondre / me fuir (Tasmowski 1985 : 330)

D'après Grevisse-Goosse (2008 : §903), l'accusatif avec des infinitifs transitifs est surtout attesté dans des emplois plus anciens. Cependant les énoncés ci-dessous montrent qu'on en trouve beaucoup d'exemples dans la langue actuelle, en particulier sur la toile (voir aussi les ex. en 4d–e–f) :

- (10) a. Mon fils de 7 mois et demi refusait le biberon du matin et du soir (...) et pour le soir plus de biberons je **le** fais manger un petit pot à base de laits et 2 petit suisses et tout se passe bien.
 b. J'ai justement le livre « la cabane magique » : Panique à Pompéi, Le terrible empereur de Chine... Je **le** fais lire un chapitre quand il veut me faire plaisir
 c. Une fois que j'ai suffisamment d'or, je **le** fais construire un ziggourat, normalement, le tout ne prend pas plus de 2 min

Notons qu'on trouve parfois les deux clitiques chez le même auteur :

- (11) a. L'étonnement **lui** avait fait se dire tout bas ... (P. Bourget, cité Skårup 1985)
 b. Cette admiration qui **la** faisait se dire ... (P. Bourget, *ibidem*)

ou avec le même infinitif, comme dans les exemples ci-dessous, toujours trouvés sur Internet :

- (11) c. Leur incarcération volontaire (...) les poussait à la mélancolie et **leur** faisait broyer du noir
 d. Pour moi, les méthodes Ricci étaient trop violentes, elle déstabilisait les élèves, **les** faisait broyer du noir

3. La construction causative : les hypothèses

Comme nous l'avons indiqué ci-dessus, la confusion qui s'observe quant à la distribution des deux clitiques a été remarquée par plus d'un linguiste. Dans la littérature, trois types d'hypothèses ont été proposées pour en rendre compte. La

première est d'ordre syntaxique (3.1), la deuxième propose en revanche une explication sémantique (3.2) et enfin, pour certains linguistes, si la structure causative admet dans certains contextes les deux clitiques, c'est parce que les deux clitiques sont corrélés à deux interprétations différentes possibles (3.3).

3.1 Selon Dannell (1979:79), le datif apparaîtrait au lieu de l'accusatif quand le verbe admet dans sa valence à la fois un objet direct et un objet indirect. C'est le cas notamment de verbes tels que *croire*, *changer* ou *penser* : *croire*, *penser à quelque chose* mais aussi *croire*, *penser quelque chose*, *changer de quelque chose* mais aussi *changer quelque chose*. L'emploi du datif s'expliquerait alors par une contamination des deux constructions :

- (12) a. Mais toute tolérance accordée aux fanatiques **leur** fait croire immédiatement à de la sympathie pour leur cause (M. Yourcenar, cité Skårup 1985)

On trouve en effet beaucoup d'exemples pour le verbe *penser* sur la toile :

- (12) b. Un élu UMP déclare que Ségolène Royal **lui** fait penser à sa femme de ménage
c. Elle m'a dit que mon ami **lui** faisait penser à moi et que sa femme lui faisait penser à son père !
c. Les élèves revoient les éléments du poème de la création ; ils choisissent et expliquent un élément qui **leur** fait penser à Dieu
d. Puis il se met ensuite à embrasser la pâte à modeler et me parler de son odeur qui **lui** fait penser à celle d'un bébé
e. Après avoir fait le ménage dans sa vie, voilà qu'elle s'attaque à ce qui **lui** fait penser à son ex
f. La mer évoque l'éveil de la nature, dans un paysage maritime, l'éveil de l'espoir dans un pays étranger qui **le** fait penser à sa patrie

Toujours d'après Dannell, la construction avec datif se serait ensuite progressivement étendue aux emplois avec un infinitif purement intransitif, comme *rigoler* ou *déprimer* dans les exemples (4b–c) et (13a–b), tous trouvés sur Internet. Bref, on aurait dans tous ces cas « un accusatif au niveau conceptuel mais un objet indirect au niveau syntaxique » :

- (13) a. Maman elle dit qu'ils vendent de la drogue (...) que c'est pour ça qu'ils tapent dans la main parce que la drogue, ça **leur** fait rigoler
b. Ils aiment bien se foutre la gueule d'eux-mêmes, ça **leur** fait rigoler

3.2 Herslund (1990) propose une autre analyse. Il y aurait une généralisation du datif au détriment de l'accusatif pour des raisons sémantiques plutôt : avec le datif on assiste au « marquage de l'agent de V2 [= l'infinitif] pour bien souligner ce rôle

d'agent et de sujet secondaire ». Cette hypothèse est séduisante dans la mesure où le datif est typologiquement reconnu (Lamiroy 2000, Lazard 1994, Van Belle et Van Langendonck 1996–97) comme le cas le plus agentif après le nominatif : le datif correspond à quelqu'un « d'intéressé » par l'action, selon Damourette & Pichon (1911:§1080), ou comme dit Herslund (1988), c'est le « deuxième à bord » dans la phrase, après le sujet. L'hypothèse de Herslund pourrait en effet rendre compte des cas où on trouve un datif alors que le verbe ne présente pas de double valence. C'est le cas d'un verbe tel *réfléchir* par exemple, qui en principe devrait appeler un accusatif plutôt qu'un datif puisqu'il n'est pas transitif (direct) :

- (14) a. Lors de cet entretien, la directrice évalue le profil de l'étudiant, **lui** fait réfléchir aux défis à relever et propose les solutions de suivi
 b. La Vertu de Prudence est une qualité qui dirige l'homme vers le Bien et **lui** fait réfléchir aux moyens d'y arriver
 c. Aussi, il **leur** fait réfléchir à d'autres solutions pour envisager un développement durable, tout en satisfaisant à leurs besoins

En réalité, on trouve avec l'infinitif *réfléchir* aussi bien des exemples avec le clitique datif qu'avec le clitique accusatif :

- (14) d. Elle sensibilise les enfants et **les** fait réfléchir à leurs habitudes de consommation
 e. Vu leur âge c'est uniquement la situation qui **les** fait réfléchir à leur passé
 f. Cette visite **les** fait réfléchir à d'autres possibilités d'orientation que les lycées généraux

Notons par ailleurs que l'hypothèse de Herslund est contredite par les cas où on trouve l'accusatif avec des infinitifs transitifs : lorsque l'infinitif a lui-même un c.o.d., l'objet de *faire* a nécessairement le rôle d'agent de V-inf (puisque l'infinitif a son propre patient), comme dans les exemples ci-dessous :

- (15) a. Des nouvelles un peu moins bonnes **les** firent précipiter leur départ
 (Gide, cité Grevisse-Goosse 2008:§903)
 b. Les femmes les plus naïves ont un sens merveilleux qui (...) **les** fait ressaisir bientôt tout l'empire qu'elles ont laissé perdre
 (Martin du Gard, cité Grevisse-Goosse 2008:§903)
 c. L'inquiétude naturelle aux malades qui **les** fait essayer sans cesse de nouveaux régimes
 (Bourget, cité Grevisse-Goosse 2008:§903)

3.3 Damourette & Pichon (1911:§1105), qui avaient observé des cas qui n'obéissent pas à la norme, l'expliquent en proposant une double analyse. Celle-ci consiste à prévoir une interprétation différente selon que la phrase se construit avec datif ou accusatif :

- (16) a. Je **lui** [fais chanter] une chanson
b. Je **le** fais [chanter une chanson]

Selon Damourette et Pichon, la construction où figure le complexe [*faire* + V-inf] « coalescent » (16a) s'impose si on a une chanson spécifique en tête, tandis qu'on aura recours à (16b) si c'est l'activité de chanter qui importe, et non pas l'identité de la chanson.

Blanche-Benveniste et al. (1978: 195) formule également l'hypothèse que l'alternance datif vs accusatif, là où elle se manifeste, est motivée, et en particulier par l'agentivité du sujet de *faire*. Ainsi, les deux clitiques seraient possibles chaque fois qu'une double lecture est possible. Toutefois, l'analyse de Blanche-Benveniste, contrairement à celle de Damourette & Pichon, semble se concentrer sur l'agentivité du sujet principal plutôt que celle du sujet de l'infinitif. Dans (17a–b) par exemple, l'opposition correspondrait au fait que dans (17a) Paul fait en sorte qu'elle pense à son chimpanzé (qu'elle ne doit pas oublier de nourrir), alors que dans (17b) Paul a un physique qui rappelle celui d'un chimpanzé. Le sujet Paul est donc [+agentif] dans le premier cas (il est la cause directe de V-inf) et [–agentif] dans le deuxième (il est la cause indirecte de V-inf). D'ailleurs dans le deuxième cas, *faire penser* est quasiment lexicalisé, la phrase est proche de 'il lui rappelle un chimpanzé' (par son physique) :

- (17) a. Paul **la** fait penser à son chimpanzé
b. Paul **lui** fait penser à son chimpanzé

Qu'il y ait un lien entre l'agentivité du sujet de l'infinitif et le choix du datif est également suggéré par le fait que les verbes ergatifs, dont le sujet grammatical ne porte jamais le rôle d'agent, semblent simplement exclure le datif (18b) :

- (18) a. Marie a fait tomber son petit frère / Marie l'a fait tomber
b. *Marie **lui** a fait tomber

Un contraste analogue expliquerait la différence qu'on observe entre (19a–b) :¹² dans (19b), celui qui reconnaît sa faute a été forcé de le faire (sous la torture par exemple), alors que dans (19a) on suggère qu'il a participé de plein gré au procès :

- (19) a. On **lui** a fait reconnaître sa faute
b. ? On l'a fait reconnaître sa faute

L'analyse de Abeillé et al. (1996: 66) rejoint celle esquissée ci-dessus. Selon ces auteurs, dans la paire

12. Ces données nous ont été suggérées par Andrée Borillo (c.p.).

- (20) a. Je l'ai fait manger des épinards
 b. Je **lui** ai fait manger des épinards

« l'individu dénoté par l' n'a pas eu d'autre choix que de manger les épinards, alors que la phrase contenant **lui** n'autorise pas cette inférence. » Mais Abeillé et al. notent également que les jugements d'acceptabilité concernant la structure causative varient fort selon les locuteurs. C'est ce que soulignent aussi Tasmowski & Van Oevelen (1987:56) qui remarquent à propos des exemples de Blanche-Benveniste qu'il « existe indubitablement des variantes idiolectales ici. Pour nous [= T & VO], les gloses sont exactement inverses (nous soulignons) ». Selon les mêmes auteurs, de surcroît, « certains jugent que (a) mais non (b) possède les deux lectures. Ils interprètent alors (b) avec la glose de (a) ». Autrement dit, aucune interprétation ne semble vraiment exclue et le moins qu'on puisse dire est que la signification de ce genre de phrases ne fait pas l'unanimité des locuteurs, même linguistes. Ou pour le dire encore autrement, la zone d'alternance entre datif / accusatif dans la structure causative en *faire* semble instable. Comme le suggère la discussion ci-dessus, un des facteurs qui rend l'analyse de la structure causative si difficile, et qui pourrait être à la base de la confusion des deux clitiques chez le locuteur, réside dans le fait qu'il y a toujours deux éléments potentiellement agentifs en jeu, et qu'ils peuvent l'être à des degrés divers selon le cas.

Mais c'est précisément ce que dit prédit l'hypothèse du MDO : il existe une zone de transition entre objets directs et indirects, de sorte que des SN se trouvant dans la zone de l'objet direct, en particulier ceux qui sont de type [+hum] et donc potentiellement agentifs, peuvent facilement basculer dans celle de l'objet indirect. Cela a comme conséquence, dans le cas de la construction causative, que l'objet de *faire*, même s'il correspond à un objet (direct) adopte la forme du clitique datif, même s'il l'infinitif qui suit est intransitif.

Une des prédictions faites par l'hypothèse est que la tendance à utiliser le datif (au lieu de l'accusatif) sera d'autant plus grande que le verbe à l'infinitif, même s'il est intransitif, sélectionne un sujet [+hum]. En effet, on trouve sans problème des séries d'exemples avec des verbes intransitifs tels *rire*, *pleurer*, *dormir* etc. sur la toile :

- (21) a. Un commentaire m'a fait rire, elle a dit qu'elle les voit, enfin qu'elle nous voit, comme une fille que passe son temps devant le miroir, et ça **lui** fait rire
 b. Il m'assure que ce n'est rien et qu'ils ne font que discuter de leurs passés communs et que parfois ça **lui** fait rire rien que d'y penser
 c. Il n'aime pas les films d'horreur, ça **lui** fait rire

- (22) a. Bonjour mon bout de chou de 7 semaines tousse depuis quelque temps, pas beaucoup mais c'est des toux seches et des fois ça **lui** fait pleurer
b. Rainie a dit récemment dans un interview que cette chanson, ça **lui** fait pleurer tellement les paroles sont belles
- (23) a. Notre petite princesse adore le balancement ainsi la musique, ça **lui** fait dormir
b. Mais depuis que je **lui** fais dormir dans le lit a barreaux, il se réveille plusieurs fois par nuit, pas pour téter... il ne veut juste pas dormir dans son lit
c. Cette femme avait un courage incroyable, des tripes et des convictions qui **lui** faisait dormir dans la boue pendant des mois sans se laver

4. Conclusions

Les données que nous avons analysées ci-dessus brouillent donc les pistes concernant le principe de la grammaire normative qui règle la distribution du datif vs accusatif dans la construction causative en *faire*, règle que tous ceux qui comme Monsieur Tsuruga, à qui nous dédions volontiers cet article, enseignent à des apprenants allophones, inculqueront à grande peine et avec un succès relatif. Sans doute les cas que l'on trouve sur la toile sont-ils trop nombreux pour être considérés comme des fautes : même s'ils appartiennent sans aucun doute à un français non normé, ils font vraisemblablement partie de ce que Frei (1929) appela le français « avancé ».

Il est évident que de plus amples recherches, tant du point de vue de la taille des corpus que du choix des infinitifs se combinant avec *faire* sont indispensables pour étayer, ou infirmer, les observations présentées ci-dessus. Dans l'ensemble, pour les cas observés ici, l'instabilité entre le datif et l'accusatif semble en tout cas nettement plus importante que ne le laissent entendre les grammaires : nos exemples montrent clairement, nous semble-t-il, que la règle retenue tant par la grammaire traditionnelle que par les spécialistes des grammaires formelles correspond à une tendance plus qu'à une véritable règle. Si on se met dans la perspective du MDO, la confusion du locuteur qui doit choisir entre le datif et l'accusatif dans la structure causative devient bien plus naturelle qu'il n'y paraît à première vue. En effet, si les locuteurs confondent souvent (en tout cas dans une langue proche de l'oral comme celle utilisée sur Internet) les deux cas dans la structure causative avec *faire*, cela n'est après tout pas si étonnant si on pense que des centaines de langues au monde neutralisent systématiquement la différence entre le datif et l'accusatif lorsque certaines conditions telles le trait [+hum] – celles qui sont précisément caractéristiques de l'objet direct de *faire* – sont réunies.

Comme nous avons essayé de le montrer, le français n'est pas à proprement parler une langue à MDO, mais il en présente des traces. Celles-ci sont sans doute marginales dans la phrase simple (Fagard et Mardale 2012), mais on en trouve sporadiquement des exemples tels que

- (24) Voyez l'hypocrisie : on nous empêche à **nous** de produire des maïs OGM, par contre les commerciaux sont autorisés à vendre le maïs OGM (locuteur à la radio France Info, 22 février 2012, exemple emprunté à Fagard et Mardale)

Notons qu'on trouve, de même, la « confusion » inverse, celle qui rappelle le phénomène espagnol du « *loísmo/laísmo* » dont il a été question au début de cet article :

- (25) Nous **les** avons proposé [aux parents des touristes belges ayant été victimes d'un accident d'autobus circulant entre Petra et Amman] de quitter la Belgique aujourd'hui encore pour aller en Jordanie (locuteur du journal à la radio belge Musique3, le 28 octobre 2012)

A en juger d'après les exemples d'Internet que nous avons commentés ici, les traces de MDO semblent relativement fréquentes dans la structure causative que nous avons analysée ici. Si le français rappelle de ce point de vue l'espagnol, où le MDO fait partie intégrante de la grammaire, il existe évidemment une différence typologique importante entre les deux langues romanes : alors que l'espagnol marque également le SN lexical comme un datif quand il remplit la fonction d'objet direct (cf. exemple 1a), le français ne neutralise le datif et l'accusatif qu'au niveau du clitique, et non pas à celui des SN lexicaux :

- (26) a. Ce tableau **lui** fait penser à sa mère
b. Ce tableau **le** fait penser à sa mère
c. Ce tableau fait penser Jean à sa mère
d. *Ce tableau fait penser à Jean à sa mère

Mais précisément, l'on sait que les langues n'ont pas toutes le même « cut-off point » sur l'échelle hiérarchique relative à l'agentivité/topicalité des N indiquée ci-dessus sous la Figure 1 : certaines langues incluent par exemple les N de type [+animé] dans les cas à MDO alors que d'autres s'arrêtent « avant », aux N [+hum] (Melis & Flores 2009). Ici on observe que si l'espagnol étend le MDO jusque dans la zone des SN lexicaux, le français le limite à la zone des clitiques seulement, à l'exclusion des SN lexicaux. Autrement dit, à la lumière de l'hypothèse du MDO, on peut rendre naturellement compte même de ce fait-là.

Références

- Abeillé, A., Godard, D. et Miller, P. 1996. « Les causatives en français : un cas de compétition syntaxique ». *Langue française* 115. 1 : 62–74.
- Aissen, Judith. 2003. « Differential object marking: Iconicity vs. Economy ». *Natural Language and Linguistic Theory* 21 : 435–483.
- Bezinska Y, Chevrot J-P., Novakova I, Nardy A. 2010. « L'acquisition de faire + Vinf en français : production, compréhension, imitation ». Deuxième Congrès Mondial de Linguistique française, Nouvelle Orléans, juillet 2010.
- Blanche-Benveniste, C., Deulofeu, J., Stefanini, J. et Van Den Eynde, K. 1987. *Pronom et syntaxe: l'approche pronominale et son application au français*. Paris. SELAF.
- Blanche-Benveniste, Claire. 2007. « Les énoncés à causatifs réfléchis ». In : Rousseau, A., Bottinau, D. et Roulland, D. (éds). *L'énoncé réfléchi*. Rennes : Presses Universitaires de Rennes : 155–173.
- Bossong, Georg. 1991. « Differential Object marking in Romance and beyond ». In Wanner, D. et Kibbee, D. (éds.) *New Analyses in Romance Linguistics*. Amsterdam : J. Benjamins : 143–170.
- Comrie, B. et Polinsky, C. éds. 1993. *Causatives and Transitivity*. Amsterdam : J. Benjamins.
- Dannell, K. J. 1979. *Remarques sur la construction dite causative. Faire (laisser, voir, entendre, sentir) + Infinitif*. Stockholm : Almqvist & Wiksell.
- Dixon, Robert Malcolm Ward. 2000. « A typology of causatives : form, syntax and meaning ». In Dixon, M. W. et Aikhenvald, A. (éds) *Changing valency*. Cambridge : CUP : 30–82.
- Du Bois, John W. 2003. « Argument structure: Grammar in use ». In : Du Bois, W., Kumpf, L. E. & Ashby, W. J. (éds). *Preferred argument structure. Grammar as architecture for function*. Amsterdam : J. Benjamins : 11–60.
- Fagard, B. et Mardale, A. 2012. « Diachronie du français et comparaisons romanes. Le marquage différentiel de l'objet ». Communication au Colloque Diachro-VI, Leuven, 17–19 octobre 2012.
- Fauconnier, Gilles. 1982. « Generalized Union ». In : Tasmowski, L. & Willems, D. (éds) *Problems in Syntax*. Gent : Communication and Cognition : 195–230.
- Frei, Henri. 1929. *La grammaire des fautes*. Rééd. 2004. Genève : Ennoia.
- Fournier, Nathalie. 1998. *Grammaire du français classique*, Paris, Belin.
- Givon, Talmy. 1976. « Topic, pronoun and grammatical agreement ». In : Li, C. (éd.) : 149–188.
- Grevisse-Goosse, André. 2008. *Le Bon Usage*. Bruxelles : De Boeck-Duculot.
- Herslund, Michael. 1988. *Le datif en français*. Louvain : Peeters.
- Herslund, Michael. 1990. *Remarques sur la construction causative: Réponse à P. Skårup*. Aarhus Universitet : Romansk Institut, (Pré)publications.
- Kayne, Richard. 1977. *Syntaxe du français*. Paris : Seuil.
- Lamiroy, Béatrice. 2000. « De la syntaxe comparée des langues romanes : du passif au datif possessif ». In: Schöslér, L. (éd.) *Le passif. Etudes romanes*, n° spécial 45 : 135–154.
- Lamiroy, B. et Charolles, M. 2010. « Les clitiques accusatifs versus Datifs dans les constructions cuasatives en faire ». Deuxième Congrès Mondial de Linguistique française, Nouvelle Orléans, juillet 2010.
- Lazard, Gilbert. 1994. *Lactance*. Paris : PUF.
- Le Goffic, Pierre. 1993. *Grammaire de la phrase française*. Paris : Hachette.
- Li, Charles N. éd. 1976. *Subject and topic*. New York : Academic Press.

- Melis, C. et Flores, M. 2009. « On the interplay on the forces of erosion and forces of repair in language change ». *Folia Linguistica Historica* 30 : 1–40.
- Morin, Yves-Charles. 1980. « Les bases syntaxiques des règles de projection sémantique : l'interprétation des constructions en 'faire' ». *Linguisticae Investigationes* 4 : 203–212.
- Perlmutter, David. 1983. *Studies in Relational Grammar*, vol. I. Chicago : Chicago University Press.
- Postal, Paul. 1981. « A failed analysis of the French cohesive infinitive construction ». *Linguistic Analysis* 8 : 281–324.
- Riegel, M., Pellat, J.-C. et Rioul, R. 1996. *Grammaire méthodique du français*. Paris : PUF.
- Rouveret, A. et Vergnaud, J. R. 1980. « Specifying Reference to the Subject : French causatives and Conditions on Representations ». *Linguistic Inquiry* 11 : 97–202.
- Roberts, James Stewart. 1980. *French Causatives in generative syntax*. Ph.D. Georgetown University, ms.
- Shibatani, Masayoshi. 1976. « The grammar of causative constructions ». In : Shibatani, M. (ed.) *Syntax and Semantics* 6. New York : Academic Press : 1–42.
- Shibatani, Masayoshi. 2002. « The causative continuum ». In : Shibatani, M. (ed.) *The Grammar of Causation and Interpersonal Manipulation*. Amsterdam : J. Benjamins : 136–177.
- Silverstein, Michael. 1976. « Hierarchy of features and ergativity ». In : Dixon, R. M. W. (éd.) *Grammatical categories in Australian languages*. Canberra : Australian Institute of Aboriginal Studies : 112–171.
- Skårup, Povl. 1985. *Compte-rendu de Dannell 1979*.
- Skårup, Povl. 1990. « Faire + Infinitif selon Michael Herslund ». Aarhus Universitet: Romansk Institut, (Pré)publications.
- Talmy, Leonard. 1976. « Semantic Causative Types ». In : Shibatani, M. (ed.) *The Grammar of Causative Constructions. Syntax and Semantics*, vol. 6. New York: Academic Press.
- Tasmowski-De Ryck Liliane. 1985. « Faire infinitif ». In : L. Melis et al. (eds), *Les constructions de la phrase française*. Gent : Communication et Cognition : 233–365.
- Tasmowski-De Ryck L. et Van Oevelen, H. 1987. « Le causatif pronominal ». *Revue Romane* 22 : 40–58.
- Van Belle, W. et Van Langendonck, W. éds. 1996–1997. *The Dative*, 2 Volumes. Amsterdam/Philadelphia : John Benjamins.
- Verhagen, A. et Kemmer, S. 1997. « Interaction and causation : Causative constructions in modern standard Dutch ». *Journal of Pragmatics* 27. 1 : 61–82.
- Wierzbicka, Anna. 1996. *Semantics : Primes and Universals*. Oxford : OUP.